



SHUTTERSTOCK - ILLUSTRATION YODRAGON

GIRL POWER VS MÂLE ALPHA

LA LEÇON ANIMALE

Il suffisait de changer de regard. Hyènes, taupes, primates, lionnes, mangoustes... partout chez les mammifères, les éthologues sont en train de découvrir des sociétés dirigées par des femelles, ou à parité entre les sexes. De nouvelles lois de la jungle, plus riches et plus surprenantes.

PAR ALEXANDRA PIHEN

48
NON, LA DOMINATION
N'EST PAS TOUJOURS
MASCULINE

50
CHEZ LES FEMELLES,
DES STRATÉGIES DISCRÈTES,
MAIS REDOUTABLES

54
« IL FAUT REGARDER
D'AUTRES SOCIÉTÉS
ANIMALES POUR
COMPRENDRE LA NÔTRE »

C

e fut un cas d'espèce. Puis deux, puis dix. Assez pour qu'au cours de l'été 2022, une vingtaine de biologistes du comportement animal mettent un grand coup de pied dans la fourmière avec, pour la première fois, une étude globale portant sur différentes populations de mammifères en liberté. Des hyènes tachetées, des damans du Cap et sept primates ont été passés au crible d'observations intenses pendant un an. Oreilles en arrière ou en avant, charges, morsures, fuites, queue entre les jambes, vocalisations... l'ensemble des comportements de domination ou de soumission des animaux ont été répertoriés. Le verdict bat en brèche le stéréotype: *«Les mâles sont plus ou moins dominants, les femelles aussi. Et il peut y avoir des situations intermédiaires où les pouvoirs sont finalement assez égaux entre les sexes»*, liste Élise Huchard, directrice de recherche CNRS, qui étudie les comportements sociaux des mammifères à l'Isem, l'Institut des sciences de l'évolution de Montpellier.

PSEUDO-LOI DE LA JUNGLE

«Nous sommes les premiers à reconnaître et à mettre en évidence une variation continue entre des sociétés de mammifères dominées exclusivement par les mâles ou par les femelles», enchaîne le spécialiste des lémuriens Peter Kappeler, directeur de l'unité d'écologie comportementale et de

sociobiologie au German Primate Center de Göttingen. Eh oui, dans les sociétés animales, le pouvoir n'est pas binaire, il varie entre les deux genres de façon infiniment graduée. *«Nous avons sous-estimé l'influence et le pouvoir des femelles»*, résume Eve Davidian, chercheuse en écologie comportementale à l'Isem et codirectrice du projet Hyène Ngorongoro en Tanzanie.

La loi de la jungle semblait pourtant gravée dans le marbre. Il suffit de regarder les chimpanzés, les babouins hamadryas ou les éléphants de mer, le schéma était clair: peu de chances pour les femelles, souvent plus petites, de prendre le dessus face à un grand mâle massif et musclé – doté en prime de cornes, de canines plus longues... C'était entendu: dans les sociétés animales, le

«L'influence et le pouvoir des femelles ont longtemps été sous-estimés»


EVE DAVIDIAN, LEIBNIZ INSTITUTE FOR ZOO AND WILDLIFE RESEARCH DE BERLIN

«Nous sommes les premiers à montrer une variation continue entre des sociétés de mammifères exclusivement dominées par les mâles ou les femelles»

PETER KAPPELER, GERMAN PRIMATE CENTER DE GÖTTINGEN

« Grâce aux observations sur le long terme et aux analyses plus poussées, on s'aperçoit que l'histoire est bien plus subtile »

CHARLOTTE CANTELOUP, UNIVERSITÉ DE STRASBOURG



« Le système de dominance sociale au sein d'une espèce donnée de primates est moins binaire qu'on le pensait »

NOËLLE GUNST-LECA, UNIVERSITÉ DE LETHBRIDGE

« C'est souvent l'individu le mieux informé qui est le leader, pas forcément celui qui est le plus fort physiquement »

JENNIFER SMITH, UNIVERSITÉ DU WISCONSIN

influence disproportionnée dans la hiérarchie de prise de décision du groupe», précise Jennifer Smith, biologiste de l'évolution à l'université du Wisconsin. Là encore, le mâle règne en maître dans la littérature. « Traditionnellement, ce sont les mâles qui endossent ces rôles de guides et de guerriers; les femelles n'existent pas », rappelle Élise Huchard.

Alors, bien sûr, il y a des exceptions à cette toute-puissance du mâle dominant, de rares exemples connus depuis longtemps qui bousculent le schéma. Les hyènes tachetées par exemple, ou les femelles de certaines populations de Lémuriens qui mènent leurs congénères masculins par le bout du nez. Mais les éthologues mettaient ça sur le compte de l'absence de différence de taille entre les mâles et les femelles pour ces espèces précises. Agressivité, niveaux d'androgènes ou organes génitaux externes érectiles... la « masculinisation » exceptionnelle de cette poignée de femelles leur permettait de surpasser les mâles en armement et en capacité de combat, estimait-on. « Le pouvoir féminin a traditionnellement →

sexe masculin, le plus fort et le plus agressif, domine le sexe féminin, le plus faible. La femelle se soumet, attend son tour pour accéder à la nourriture, subit passivement les assauts sexuels. Et le mâle, tout en haut de la hiérarchie sociale, domine.

Tel serait l'apanage de la vie en groupe, la règle pour tous les animaux qui font société, la structure des clans, des hardes, des troupes, des colonies, des meutes... « À partir de là se met en place une hiérarchie de dominance où certains individus vont avoir un accès privilégié aux ressources par rapport aux autres, explique la primatologue Charlotte Canteloup,

chercheuse CNRS à l'université de Strasbourg. *Des rangs sociaux se dessinent, qui se traduisent par toute une sorte de comportements ritualisés de soumission ou de dominance décodés par les individus avant l'escalade des conflits ou des agressions.* »

DES BIZARRERIES

Au-delà de ces relations interindividuelles, il s'agit aussi de prendre les meilleures décisions au niveau collectif: accéder à des points d'eau ou de nourriture, résoudre les conflits, défendre le groupe... L'individu alpha endosse ces rôles. « C'est un leader qui impose une

été considéré comme anecdotique et émergeant de bizarreries spécifiques à une lignée, comme le “syndrome du lémurien”, plaçant le sujet en dehors de la socio-écologie dominante», pointe Eve Davidian. «Mais cette image binaire ne rend pas vraiment compte de la flexibilité et de la variation présentes dans de nombreux systèmes», ajoute le biologiste de l'évolution Michael Cant, à l'université d'Exeter.

NOUVELLE VAGUE

«Pendant longtemps, la dominance des femelles n'était qu'une anecdote», regrette Élise Huchard. Sauf que les contre-exemples se multiplient aujourd'hui. En plus des hyènes et des lémuriers, il y a par exemple les singes capucins: les femelles atteignent des statuts plus élevés que la plupart des mâles du groupe. Chez le daman du Cap, un herbivore poilu de la famille des éléphants, les femelles profitent des conflits entre mâles pour prendre le dessus. Chez les taupes, ce sont huit espèces pour lesquelles les femelles, plus féroces que les mâles, jouissent d'une autorité sans faille... «Chez le vervet, le cœur social du groupe est constitué par les femelles», ajoute Charlotte Canteloup. Grâce aux observations sur le long terme et aux analyses plus poussées, on est en train de se rendre compte que l'histoire est bien plus subtile.»

Et voilà la vision unilatérale des relations de domination basées sur les gros muscles qui s'étiolent. «Au cours des dernières années, certaines données empiriques ont montré que le système de dominance sociale au sein d'une espèce donnée de primates est moins binaire, et plus plastique qu'on ne le pensait auparavant, renchérit la psychologue spécialiste du comportement

animal, Noëlle Gunst-Leca, à l'université de Lethbridge, au Canada. La dominance sociale des femelles peut être plus importante que prévu, même chez une espèce comme les macaques japonais où les mâles sont généralement très dominants et despotiques...»

Il faut dire que sur ce sujet plus que tout autre, l'humain est arrivé chargé de ses propres stéréotypes. Les chercheurs jettent aujourd'hui un regard sévère sur les biais qui ont entaché l'étude des sociétés animales, menée pendant des dizaines d'années par des équipes intégralement masculines. «Les sujets favorisés des hommes étaient la violence, la territorialité, quel mâle s'accouple avec quelle femelle... Quand les femmes primatologues sont arrivées dans les années 1960, elles se sont intéressées aux relations familiales, à la façon dont les jeunes primates sont élevés, aux liens sociaux et aux choix féminins, analyse le primatologue Frans de Waal. Elles ont apporté une toute nouvelle vague de réflexion.»

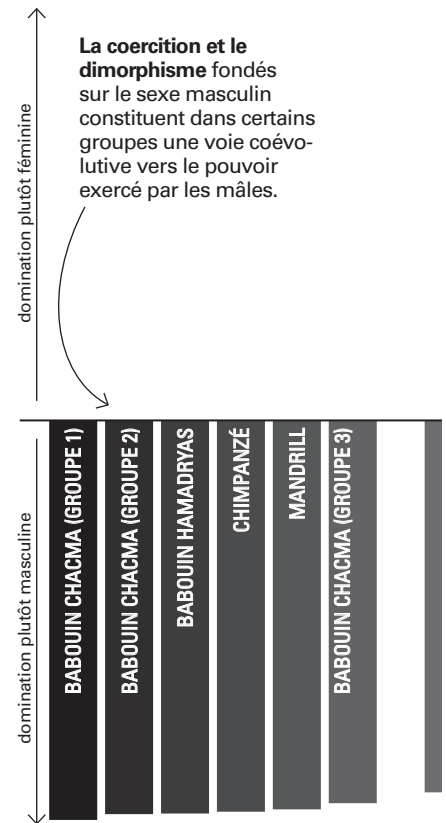
BIAIS TRÈS MASCULINS

Ainsi dans les années 1970, la fameuse primatologue Shirley Strum, qui a étudié les babouins, décrits comme des êtres sanguinaires, rapportait des observations très différentes d'animaux quasi pacifiques. «À l'époque, les femmes restaient de longs mois sur le terrain et pratiquaient alors l'habituation des groupes avec de la nourriture, ce qui créait des conflits et des situations de hiérarchie faussées, raconte Charlotte Canteloup. La voix des femmes avait encore peu de place dans la science... Et

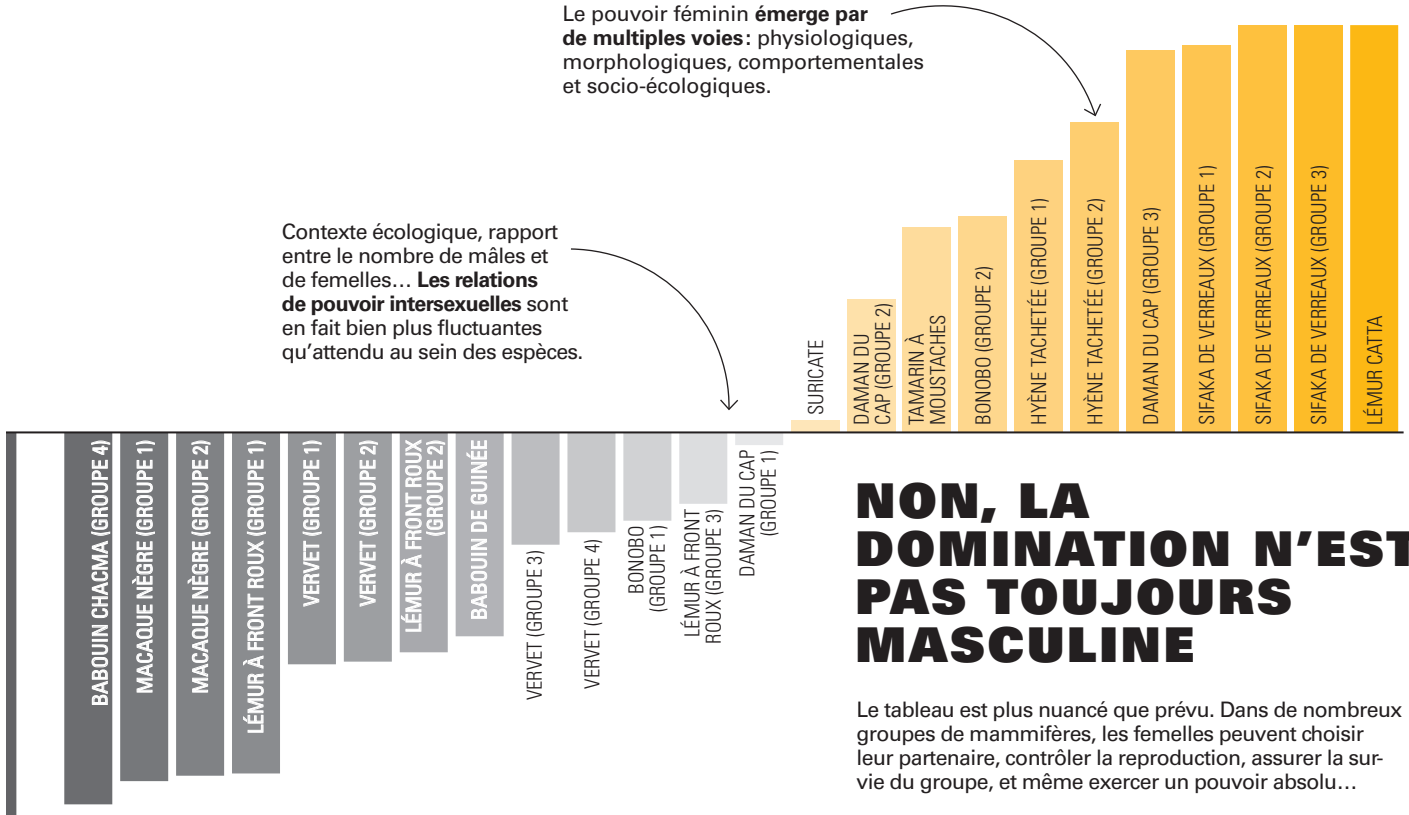
les connaissances scientifiques souffrent encore de ces biais.»

Les temps ont cependant un peu changé. Les scientifiques disposent aujourd'hui de nombreuses études de terrain de long terme sur les mammifères sociaux. Ils ont aussi accès aux analyses génétiques pour démêler les liens de parenté au sein des groupes d'animaux. Et c'est assez surprenant: «Nous avons découvert que de nombreuses femelles s'accouplent avec d'autres mâles que l'alpha», souligne Frans de Waal. Plus généralement, les fécondations par des mâles en dehors du groupe social de reproduction sont très répandues chez les mammifères.

«Nous avons l'habitude de penser que le mâle déterminait tous les



La coercition et le dimorphisme fondés sur le sexe masculin constituent dans certains groupes une voie coévolutive vers le pouvoir exercé par les mâles.



NON, LA DOMINATION N'EST PAS TOUJOURS MASCULINE

Le tableau est plus nuancé que prévu. Dans de nombreux groupes de mammifères, les femelles peuvent choisir leur partenaire, contrôler la reproduction, assurer la survie du groupe, et même exercer un pouvoir absolu...

SOURCES : P. M. KAPPELER ET AL, FRONT. ECOL. EVOL., 2022 ; E. DAVIDIAN ET AL, TRENDS IN ECOLOGY & EVOLUTION, 2022

accouplements, mais en réalité, les femelles ont une grande influence sur les individus avec lesquels elles s'accouplent. » Un exemple? Celui des femelles des singes à nez retroussé, en Chine, qui jouent un rôle actif dans le choix de leur partenaire et s'engagent dans un ensemble varié de tactiques d'accouplement pour éviter l'infanticide. Une étude menée pendant dix-sept ans a montré que plus de la moitié des bébés sont issus d'accouplements initiés par les femelles avec des mâles célibataires ou issus d'un groupe voisin. C'était passé à l'as jusque-là, mais oui, les femelles peuvent s'avérer maîtresses de la reproduction.

« Longtemps, en écologie comportementale, on pensait que la ressource

limitante des mâles était l'accès aux femelles, et celle des femelles l'accès à la nourriture, grossesse et soins aux petits obligent. Mais les femelles ont aussi des stratégies sexuelles actives! », lance Élise Huchard.

LE CŒUR DU POUVOIR

« Le contrôle reproductif est le cœur des enjeux de pouvoirs entre les sexes », cadre Eve Davidian. Les femelles conservent un certain niveau de pouvoir sur leurs corps. Et par là, exercent un pouvoir sur les mâles. Car lorsqu'elles peuvent choisir quand, et avec qui s'accoupler, les mâles renoncent à prendre le risque de se battre entre eux pour s'élever dans la hiérarchie. Ils font alors plutôt la queue pour graver la hiérarchie

sociale. « À l'échelle de l'évolution, ce contrôle des femelles peut bien sûr limiter les écarts de tailles entre les mâles et les femelles puisque les mâles se battent moins, et ainsi équilibrer leurs rapports de force, analyse Élise Huchard. Mais nous pensons aussi que ça peut, outre la morphologie, affecter la personnalité des mâles en sélectionnant des mâles coopératifs qui doivent négocier avec les femelles. » Ils peuvent alors rendre certains services, comme protéger les petits, épouiller la femelle, prendre sa défense dans des disputes au sein du groupe pour gagner ses bonnes grâces...

Les stratégies des femelles pour exercer ce contrôle reproductif sont souvent discrètes, elles ont mis du



temps à être découvertes, mais elles émergent par de multiples voies: morphologiques, comme chez la hyène tachetée qui dispose d'un clitoris antivioli; socio-écologiques, quand les femelles favorisent la compétition entre mâles; physiologiques, lorsque «*les femelles peuvent choisir de synchroniser leurs périodes de fécondité avec celles des autres femelles de leur groupe*», décrit Peter Kappeler. *Il est alors plus difficile pour un seul mâle de monopoliser l'accès à des femelles réceptives et, par conséquent, elles seront moins susceptibles d'être contraintes à des accouplements qu'elles ne souhaitent pas*». Ces pratiques peuvent aussi être comportementales, lorsque les femelles trompent les mâles en s'accouplant en dehors de la période de fécondité: «*Une stratégie qui décourage les tentatives des mâles de monopoliser les femelles sexuellement réceptives*», précise Élise Huchard. *Elle a probablement joué un rôle central dans l'évolution du pouvoir féminin chez les bonobos.*»

ÉCLATER LE CADRE

On tient d'ailleurs là l'une des grandes questions de l'éthologie évolutive: comment expliquer que deux espèces comme les bonobos et les chimpanzés, si proches génétiquement, puissent être si différentes dans leurs comportements? Rappelons que les bonobos sont remarquables par leur pacifisme et la domination des femelles, tandis que les chimpanzés sont agressifs, territoriaux et dominés par les mâles. «*En intégrant les conflits sexuels dans l'équation, on peut apporter une réponse*», estime Eve Davidian. «*Dans les espèces où les mâles n'ont pas ce contrôle de la reproduction, ça donne une liberté aux*



JOEL SARTORE/PHOTO ARK - FIONA ROGERS / MINDEN PICTURES / BIOSPHOTO - MICHEL & CHRISTINE DENIS-HUOT / BIOSPHOTO

CHEZ LES FEMELLES, DES STRATÉGIES DISCRÈTES, MAIS REDOUTABLES

LES MACAQUES JAPONAISES ACCAPARENT LES MÂLES

Chez la population d'Arashiyama, autour de Kyoto, les femelles montent sur le dos des mâles et ne les quittent plus! «*Cela permet de concentrer l'attention du partenaire mâle en l'empêchant de s'éloigner trop tôt*», analyse la psychologue spécialiste du comportement animal Noëlle Gunst-Leca. La tactique, omniprésente, s'avère même plus efficace pour déclencher et accélérer l'accouplement que d'autres sollicitations sexuelles – présentation de l'arrière-train, spasmes corporels, vocalisations stridentes...

femelles qui prennent plus de place et gagnent un statut social», poursuit Erica Van de Waal.

Et les lois de la jungle s'adoucissent et se complexifient encore depuis que les chercheurs commencent à étudier le groupe dans sa mixité sexuée. «*C'est le début. On sépare encore trop souvent les études sur les mâles de celles sur les femelles*», pointe Eve Davidian.

Regardées sous ce nouvel angle, les relations s'avèrent bien plus

flexibles que prévu: elles ne sont pas nécessairement l'attribut fixe d'une espèce, elles varient dans le temps, d'un groupe à l'autre ou en fonction du contexte. Elles ne sont pas non plus invariablement déterminées par les différences physiques entre les sexes. Les femelles mandrills, qui ne pèsent pourtant pas lourd face aux mâles, trois fois plus massifs, peuvent les dominer pendant la saison des amours. «*Nous avons un peu éclaté ce*

CHEZ LES LIONNES, L'UNION FAIT LA FORCE

La plupart des femelles restent toute leur vie dans leur groupe d'origine et entretiennent des relations étroites avec une à vingt femelles de leur famille. Ce sont elles qui chassent, défendent leur territoire et protègent collectivement les lionceaux menacés d'infanticides par les mâles issus d'autres groupes —elles allaitent même les petits de leurs consœurs. Leur unité sociale est fondée sur une association sans failles entre mères et filles en pleine maturité. Bref, elles structurent seules leur société.

LES MANGOUSTES DÉCLENCHENT DES CONFLITS AVEC LES GROUPES VOISINS

Une fois les combats engagés, les femelles profitent du tumulte pour s'accoupler avec les mâles du groupe rival et assurer la survie de l'espèce. Car les sociétés de mangoustes rayées sont très fermées : environ 85% des mâles et des femelles restent dans le groupe où ils sont nés, avec de grands risques de consanguinité. « Pendant la période d'ovulation, les mâles surveillent leur femelle toute la journée, les suivant nez à queue, tentant d'empêcher les autres d'approcher », décrit le biologiste de l'évolution Michael Cant. Seule la guerre permet d'échapper à ce contrôle.



LES MACAQUES DE JAVA NÉGOCIENT LEUR CORPS

C'est un commerce de toilettage que les femelles macaques de Java instaurent pour négocier d'éventuels accouplements avec les mâles. Une habitude qui n'a rien d'anodin pour les chercheurs : elles œuvrent ainsi au maintien de l'entraide sociale, tout en gardant un certain niveau de pouvoir sur leur propre corps.

LES SIFAKAS S'APPUIENT SUR LEUR SEX-APPEAL

Comme chez de nombreux lémuriens, les conflits entre mâles et femelles sifakas sont systématiquement tranchés en faveur des femelles. Et pas parce qu'elles sont plus fortes. Certes, elles font la même taille et présentent les mêmes canines que les mâles. Mais ce n'est que lorsqu'elles acquièrent la capacité de se reproduire que les mâles s'inclinent.



cadre théorique du dimorphisme qui était insuffisant pour expliquer les variations à l'échelle évolutive », se réjouit Eve Davidian.

BOSSU, MAIGRICHON

De quoi prendre la mesure, aujourd'hui, de toute l'étendue des luttes de pouvoir dans les groupes animaux, au-delà des confrontations physiques. Car un simple regard suffit parfois à désarmer l'adversaire, mâle ou femelle. « Dans de nombreuses espèces dominées par les femelles, les relations de domination sont gérées principalement

par la soumission spontanée des mâles. Par exemple, les mâles du lémurien à queue annelée émettent spontanément une vocalisation de soumission lorsqu'ils sont approchés par une femelle adulte », illustre Peter Kappeler. « Chez les hyènes que j'étudie, c'est aussi l'occasion de casser d'autres mythes, souligne Eve Davidian. Les femelles ne dominent pas les mâles parce qu'elles se sont masculinisées en des trucs superagressifs qui vont les martyriser... Elles comptent sur le soutien social de leur mère, de leurs sœurs. Et les mâles du



LES VERVETS MISENT SUR LA SAGESSE SOCIALE

Dans deux tiers des groupes, le chef est une femelle. Ce sont elles qui connaissent le mieux le territoire, qu'elles ne quittent jamais, contrairement aux mâles. *«Elles ont une forme de savoir social qui joue en leur faveur, analyse la primatologue Charlotte Canteloup. Et vont choisir les mâles qu'elles veulent garder.»* Les élus ne sont pas les plus forts, mais les plus vigilants, les plus attentionnés dans le toilettage des femelles, voire dans le jeu avec les petits.

groupe en bénéficient aussi. Ce n'est qu'une fois dispersés qu'ils perdent ce soutien.»

DES GUIDES

Chez les mâles aussi, on découvre des comportements plus variés que prévu. Comme ce vervet d'Afrique du Sud, observé par Erica Van de Waal au cours de sa thèse: *«Il était maigrichon, bossu... mais il toilettait toutes les femelles, de la dominante aux subordonnées; je n'ai jamais vu un mâle qui jouait autant avec les petits. Et quand un prédateur s'approchait du groupe, il passait ensuite une demi-heure à pousser*

LES TAUPES SAVENT DEVENIR FÉROCES

Cela a été observé chez huit espèces : les femelles flirtent avec l'hermaphrodisme. Elles possèdent, en plus de leurs ovaires, des sortes de testicules qui leur permettent de moduler leur niveau de testostérone. De septembre à mai, elles laissent les mâles entrer sur leur territoire. Puis l'été venu, elles deviennent agressives, leurs muscles gonflent. Ce sont seules qu'elles aménagent leurs galeries et défendent leur territoire.

des cris d'alarme en haut de son arbre.» Parmi les six groupes qu'elle suivait, il fut le seul à demeurer le mâle alpha et l'unique représentant masculin –et donc principal reproducteur– du groupe pendant quatre ans. Alors que la plupart du temps, chez les vervets, les mâles ne sont tolérés qu'un an. *«Il remplissait vraiment les services attendus d'un mâle alpha; en revanche, lorsqu'un autre mâle essayait d'intégrer le groupe, les femelles venaient à son secours... pour le conflit un à un, il n'était pas très bon. Mais il ne suffit pas d'être le gros mâle pour être le bon mâle chez les vervets.»*

LES HYÈNES FORCENT LES MÂLES À COOPÉRER

Elles ont trouvé la parade pour garder un contrôle total sur leur reproduction : une morphologie génitale particulière. Elles n'ont pas d'ouverture vaginale; elles disposent d'un clitoris allongé qui doit être rétracté pour permettre la pénétration. *«Résultat, les mâles sont très dociles au niveau du groupe, observe la spécialiste Eve Davidian. Ils tissent des liens d'amitié très forts avec les femelles.»*

LES FOSSAS DE MADAGASCAR SÉLECTIONNENT LEURS PARTENAIRES

Chez ces carnivores, les plus gros de l'île, les femelles optent pour une stratégie originale et efficace : elles se perchent dans les arbres. Il est plus aisé dans cette posture en équilibre de repousser les prétendants qui ne correspondent pas à leurs attentes. Et donc d'opérer une sélection délibérée des mâles.





LA REINE SURICATE RÈGNE SANS PARTAGE

La plupart des autres femelles qui atteignent la maturité sexuelle ne se reproduisent jamais. Tous les membres du groupe contribuent à la protection et au ravitaillement de la progéniture d'une unique femelle dominante. Avec des taux de testostérone très élevés, celle-ci domine aussi les mâles et n'hésite pas à éliminer les petits de ses subordonnées – même de ses propres filles. Une organisation qui n'est pas sans rappeler celle des abeilles et autres insectes eusociaux.

Et voilà la figure du mâle alpha qui en prend un coup. Car l'anecdote n'est pas isolée. Non, ce n'est pas toujours une brute épaisse et sans scrupule. *«Dans les livres sur les affaires humaines, l'homme alpha est généralement autoritaire, pas très amical, décrit Frans de Waal. En réalité, dans les sociétés de primates, il s'agit plutôt d'un leader. Un bon mâle alpha maintient la cohésion du groupe, prend des décisions impartiales, défend l'opprimé... Même si un sur cinq est un dictateur, comme dans la société humaine.»* Dans la majorité des cas donc, le chef est sage;

et c'est cette sagesse qui le place en haut de la pyramide sociale, pour aider à désamorcer les conflits et permettre au groupe d'avancer.

«C'est souvent l'individu le mieux informé qui est le leader, et pas forcément celui qui est le plus fort physiquement», ajoute Jennifer Smith. Elle a lancé en 2022 un nouveau pavé dans la mare, démontrant que dans les sociétés de mammifères, les femelles dirigent les déplacements collectifs: accéder à des points d'eau ou à de la nourriture, éloigner le groupe du danger... pour la survie des animaux sociaux, ce sont elles qui pilotent les mouvements

cruciaux. *«Chez les mangoustes à bandes, les femelles sont les chefs de file. Les mâles n'ont d'autre choix que de les suivre, car sans elles, ils disparaissent»,* acquiesce le biologiste Michael Cant. Les mâles, eux, prennent les commandes lors des conflits avec d'autres groupes. *«Avant notre découverte, les chercheurs avaient documenté ces récits pour des espèces particulières, comme l'éléphant ou l'orque, mais en réalité, les femelles guides sont la norme chez les mammifères sociaux»,* résume Jennifer Smith.

GRAND-MÈRE ALPHA

Ces nouvelles lois de la jungle ne dépendent plus seulement de l'espèce ou du groupe. *«Les rôles de leadership sont flexibles et sont souvent déterminés par les caractéristiques d'un individu à un moment donné de sa vie»,* appuie la chercheuse. Exemple chez le zèbre, où ce sont les femelles allaitantes qui conduisent le plus souvent les troupeaux vers les points d'eau. *«Et chez de nombreuses espèces, les femelles les plus âgées possèdent les connaissances les plus étendues et servent de guides aux membres de leur groupe, les conduisant vers des zones sûres ou riches en ressources.»* C'est le cas de la grand-mère orque qui sait mieux que personne où trouver des saumons...

Frans de Waal admet avoir été intimidé par le pouvoir de Mama, une femelle chimpanzé d'un parc néerlandais, le Burger's Zoo. *«Pendant plus de quarante ans, Mama a assuré son rang de femelle alpha dans la colonie, tandis que les mâles alpha ne cessaient de défiler. J'ai connu de nombreuses femelles de haut rang, mais jamais je n'avais senti une telle sagesse et un tel aplomb chez un»* →



Il faut regarder d'autres sociétés animales pour comprendre la nôtre

BERNARD LAHIRE, SOCIOLOGUE, DIRECTEUR DE RECHERCHE CNRS AU CENTRE MAX-WEBER, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON



En observant les comportements animaux, on ne peut s'empêcher de penser à l'humain...

C'est naturel ! Une grande partie des éthologues sont en fait des sociologues. Et de nombreux domaines sociaux sont très étudiés du côté des espèces animales non humaines : les faits hiérarchiques, le leadership, les soins parentaux, les conflits intergroupes, les prises de pouvoir ou les réconciliations... L'exogamie aussi, le fait que le mâle ou la femelle quitte le groupe pour aller se reproduire dans un autre groupe, et donc l'évitement de l'inceste. C'est d'ailleurs une règle générale chez les

animaux sociaux. Nous sommes les seuls à pouvoir énoncer un tabou, mais c'est une illusion humaine de penser que nous avons créé des régularités parce que nous avons formulé des règles. Elles existent chez des non-humains qui n'ont pas nos capacités symboliques. Oui, bien sûr, il faut regarder les autres sociétés animales pour comprendre la nôtre.

Sans compter que nous n'avons aucun point de comparaison avec d'autres espèces humaines...

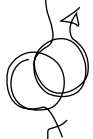
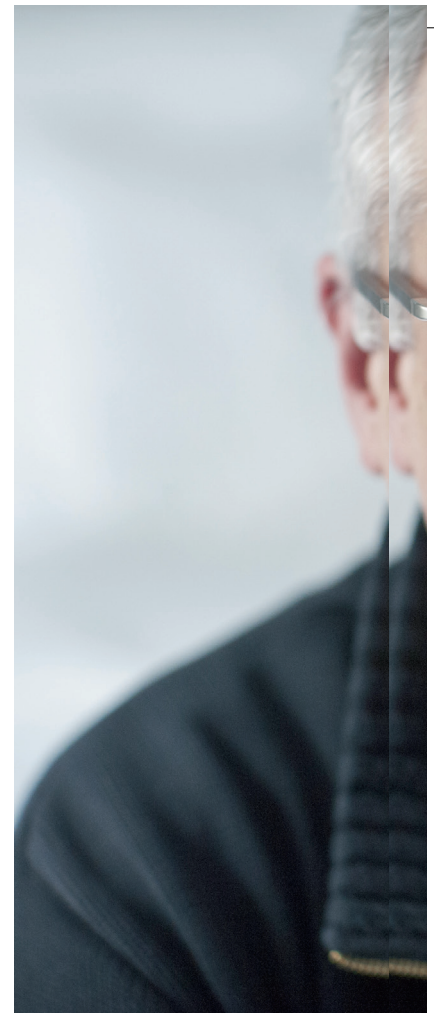
En effet, nous sommes une des rares espèces à vivre seule. Lire de l'éthologie, c'est se donner des points de comparaison. Le social a précédé de loin l'apparition de l'humain et continue à exister sous des formes différentes chez des espèces que nous côtoyons. Il y a

continuité évolutive et nous partageons des invariants. Et parmi eux, il y a la domination : toutes nos sociétés sont structurées par des rapports de dépendance-dominance.

Il faut donc comprendre les rapports entre parents et enfants, jeunes et vieux, mâles et femelles dans les sociétés non humaines ?

Oui, pour nous interroger sur les fondamentaux de nos propres sociétés. Par exemple, les différences entre hommes et femmes ne sont pas qu'une histoire d'éducation ou de stéréotypes. Il ne faut pas négliger le fait qu'il y a gestation et allaitement par les femmes... Or, nous sommes le premier mammifère à avoir

desserré le lien mère-enfant, pourtant au cœur des rapports entre les sexes. Et c'est sur cette base que nous défendons l'égalité homme-femme, mais nous n'allons pas effacer comme ça les conséquences sociales de la différenciation biologique des rôles. Et si on le fait par la seule force de l'imagination politique, elles continueront à agir en toile de fond... Il y a des raisons de transformer le monde, mais il faut d'abord prendre connaissance de ce qui structure la réalité.





individu d'une autre espèce que la mienne. » Car on l'oublie souvent, mais aux côtés du mâle alpha, il y a toujours une femelle. *« Un chimpanzé mâle alpha doit s'entendre avec la femelle alpha, sinon il aura des ennuis, sourit le chercheur. Les deux forment une équipe et travaillent très souvent ensemble. C'est d'ailleurs la situation idéale, car lorsqu'ils sont en conflit, tout le groupe en pâtit. »*

TOUT EN NUANCES

Du mâle dominant à la matriarche toute-puissante, c'est donc tout un continuum qui se dévoile. Un kaléidoscope de rapports de domination et de soumission. Un réseau de relations bien plus complexe et varié que les éthologues ne le pensaient

jusque-là. L'étude globale de Peter Kappeler et de ses collègues n'est qu'un début. Les chercheurs sont en train de travailler à ajouter d'autres espèces aux neuf déjà étudiées pour continuer de broser ce grand tableau tout en nuances du pouvoir animal. Et en comprendre les ressorts prédominants.

« Nous testons quatre hypothèses, raconte Élise Huchard. Celle du contrôle reproductif des femelles, celle de l'intensité de la compétition entre elles, celle au contraire de la stratégie collective, et celle de l'influence du rapport du nombre de mâles et de femelles au sein d'une espèce... On voit déjà que les deux premières jouent un rôle important. Et elles agissent certainement de concert. »

Un groupe d'espèces illustre à lui seul toute la palette des possibilités. Chez les babouins hamadryas des régions arides de la Corne de l'Afrique, les mâles sont tout-puissants, agressifs à souhait et kidnappent les femelles qu'ils confinent dans un harem. Chez les babouins chacmas, en Afrique australe, les femelles restent dans leur groupe natal où elles tissent entre elles des liens sociaux étroits, et parviennent à s'accoupler avec le mâle de leur choix loin des regards. Enfin, chez les babouins kindas, à l'extrême sud de l'Afrique, les mâles, plus doux, vont jusqu'à épouiller les femelles. Et des sociétés plus égalitaires se forment, dans une jungle plus riche, plus surprenante qu'on ne le croyait.

Pour aller encore plus loin

Un essai

Éclairant. À contre-courant d'une sociologie anthropocentrée, *Les Structures fondamentales des sociétés humaines* de Bernard Lahire nous invite à plonger dans les sociétés animales pour mieux comprendre la nôtre.

Un livre

Rafraîchissant. Avec *Différents, le genre vu par un primatologue*, Frans de Waal casse les idées reçues en matière de genre.

Une publication

Panoramique. Pour découvrir les cinquante nuances des relations de pouvoir entre mâles et femelles (en anglais). <https://urlz.fr/p5cm>